



Déjeuner en bordure du lac Launry, à l'entrée du portage conduisant au lac La Vénère.

Le soleil levé, nous suivons l'exemple.

Six heures, ce qui veut dire cinq, vu les montres en avance d'une heure, comme il convient en la seconde moitié du vingtième siècle. Pour ma part, j'ouvre l'œil en plein air, la tête dans les fardoches et reposant sur des branches grosses comme le poignet. Je ne m'en porte pas plus mal. Dans la précipitation de la veille, nous n'avons pas fixé au sol les parois de la tente, et j'ai passé sous le mur de toile sans m'en apercevoir. Ce n'est pas l'insomnie qui mine en forêt.

Une buée blanche couvre le lac, à travers laquelle se dessine le profil estompé de rochers. Nous nous sommes couchés ronds, comme on dit, de sorte que le problème de s'habiller dans l'air froid ne se pose pas. Celui de se laver non plus. L'eau sale n'y invitant guère. Un autre importe davantage: celui d'un café fumant. Aussi, vu les risques d'incendie autour de nous, est-il décidé d'aller déjeuner plus loin, à l'entrée du portage qui conduit vers l'ouest et le lac du Repos, au nom symbolique ou prédestiné.

Le lac offre le calme d'un miroir.

Lusignan consulte la carte.

—Un mille et demi plus bas . . .

—Juste de quoi se dégourdir.

—On se lave là-bas et l'on mange pour regagner le temps perdu.

—Si l'on ne prend qu'un repas par jour en ce pays, dit Garand, je verrai à ce que le mien en vaille trois !

Il se tiendra parole.

Nous ne serons pas limités à un repas, mais à deux. C'est déjà mieux. Si nous dînons par cœur, nous nous attablerons le soir devant des assiettes pleines à faire honte, dans un camp de chasse spacieux, à deux pièces, haut perché à flanc de colline, confortable, sec, riche d'un poêle en parfait état, qui n'héberge ni maringouins ni mouches noires, ni souris, ni araignées. Aucune vermine apparente, mais nous nous gardons d'enquêter dans les recoins.

Trois milles nous séparent du camp, mais il faudra la journée pour les mettre derrière nous. Les trottoirs manquent. La poussière aussi, parce que le terrain en est un de savane, qui retient dans les creux la pluie qui tombe du ciel depuis des semaines.

Dès le départ, il faut construire une manière de pont au-dessus d'un trou de boue qui s'étale dans la largeur du sentier, où nous enfoncerions à mi-jambe. De l'eau partout, à droite et à gauche, qui empêche d'emprunter les côtés. Les matériaux ne manquent pas: de fortes branches, de vieilles planches, des pierres, des billes abandonnées.

Ça commence !

# "NOUS MANQUONS DE PIQUER UNE TÊTE,"

Harry Bernard

de la Société Royale du Canada

Puis on entend un juron plus énergique qu'académique, du au doyen de l'expédition, que deux guêpes à chien viennent de piquer en même temps, sans respect pour son âge ou sa bonne volonté au travail.

—Les enfants . . . de choeur!

Je me frotte les bras avec une poignée de terre noire et la sensation de brûlure disparaît. La recette vaut ce qu'elle vaut. Elle ne s'appuie sur aucune donnée scientifique, mais elle a l'habitude d'être efficace et elle l'est. N'en demandons davantage.

Notre premier objectif est un lac étroit, mal conformé, précieux, rempli d'anes, qui répond au nom ridicule de La Vénère, corruption peut-être de L'Avenir. — ce qui est vraisemblable, non certain. Le chemin qui y mène ne cesse de descendre. Bas, peu encombré de folles végétations, il s'agrémente de trous et bosses, les premiers remplis d'eau, les bosses rocheuses, glissantes. De la mousse en quantité, où se cache le petit thé à fruits blancs et comestibles.

Nous pataugeons dans la vase, contourignons des flaques, en remplissons d'autres. L'année n'est pas propice aux portages. Il pleut depuis le printemps. Des nuages crévent encore, trois jours sur six, et l'eau baigne la contrée. Celle des lacs monte, recouvrant plages et battures, et celle du bois ne s'écoule pas.

—Des tortues iraient plus vite que nous . . .

—Et n'auraient pas peur de se mouiller.

À certains endroits, il faut mettre ensemble les ressources, nous aider l'un l'autre, faire la chaîne avec les sacs. Nous n'en sommes pas encore à utiliser le canot comme pont, ce qui s'est vu dans le passé, mais c'est à prévoir.

Enfin nous rallions le lac La Vénère, ou l'Avenir, auquel nous n'accordons qu'un avenir modeste, en accord avec son passé. Insuffisant, il se borde cependant d'arbres magnifiques. Alentour, une ligne continue de conifères qui poussent dru, leurs branches se touchant, sans la note discordante de trembles frileux et de bouleaux, souvenirs de l'incendie. Spectacle assez rare pour qu'il retienne l'attention. Nous entrons dans ce secteur de forêt vierge promis par l'ingénieur Rosholm, et peut-être ne verrons-nous pas la pareille en de nombreuses années.

Deux ou trois canards au loin, que berce une lame inattendue. Il ne vente pas et l'on se demande d'où elle vient. D'un souffle qui agite une baie cachée à nos yeux, et se manifeste jusqu'à nous.

Lusignan remarque que nous ne voyons pas de bêtes.

—Rien depuis le lac des Sables.

**J. A. LAFERTE LTEE**

BOIS et MATERIAUX de CONSTRUCTION

57 QUIEST RUE ST-JACQUES

Tél. HArbour 1152

MONTREAL

Cour de Détail

Cour de Détail

Drummondville, Tél. 2 3369

Saint-Hyacinthe, Tél. 4-6455

—À juger par les clageux et autres herbes, l'éloignement, les anses retirées, les originaux devraient loisonner.

—Il y a des pistes.

—Rien que des pistes.

Il en sera de même jusqu'à la fin du voyage. Par mauvais temps, les animaux sauvages ne se montrent pas. Quand il vente ou qu'il pleut, ils restent à couvert sous les arbres, derrière les pans de rocher, dans les fourrés. Ils ne mangent pas, ou mangent peu, satisfaits de ce qu'ils trouvent à proximité. Les herbivores se tirent d'affaire sans trop de mal, mais les carnassiers jeûnent et mettent à profit leurs réserves.

Sur environ deux cents milles, nous ne rencontrons ni un élan ni un ours, ni un renard. Nous ne surprendrons pas un porc-épic dans un arbre, ni n'entendrons un écureuil vociférer à cause de notre intrusion. Et ce, dans un territoire à peine violé par l'homme, où la faune peut s'ébattre, engendrer et prospérer dans la plus entière liberté. Nous verrons au poste de la Baie d'Hudson deux mouffettes ou bêtes puantes, mais mortes, tuées de la veille. En route, rien de rien, sauf quelques canards et trois perdrix de savane à la dernière baie du lac Long, qui se trouve pour nous la première. Revenus sur la Vermillon après douze ou treize jours d'absence, une femelle d'original nous regarde venir de ses yeux myopes, mais on nous raconte le lendemain qu'elle vient chaque soir au même endroit, depuis la fonte des glaces, aussi apprivoisée qu'une vache au pacage. Dans l'ordre de la découverte, c'est mince.

Et voilà, après trois portages pénibles, un bout de crique prometteur. Il semble profond, large de dix pieds et plus. De chaque côté, le muskeg mouillé. La carte laisse croire à un mille d'eau, plus ou moins, sans indications d'obstacles, rapides ou chutes.

—De l'eau en masse.

—Pourvu que ça dure...

—Ça ne dure jamais.

Cette fois, le prophète pessimiste se trompe. La crique nous conduit jusqu'au lac du Repos, sans que nous mettions pied à terre. Elle s'élargit ça et là, couverte partout de larges feuilles de nénuphars qui se touchent, formant comme un tapis caoutchouté. Le canot avance à la vitesse d'un escargot, les avirons accrochant aux tiges en cordelettes, grosses comme le doigt.

—On ne passera pas avec un moteur.

—À moins de traîner le moteur à la palette, avec le reste.

Nous cessons de parler, dans l'espérance de repérer un original ou une demi-douzaine, l'un après l'autre. Pourquoi pas? Habitat plus favorable et propice ne saurait exister. Le nénuphar autour de nous est le grand jaune, celui appelé Pied-de-cheval, dont les feuilles ont jusqu'à huit pouces de long, quatre ou cinq de large. Chacune, plus rigide et se tenant, formerait un excellent éventail. C'est là l'espèce à gros rhizomes charnus que l'éclair va chercher sous l'eau et savourer avec une satisfaction connoissant au péché.

Sur chaque rive, au-delà de la bande de muskeg, la forêt primitive d'épinettes blanches aux basses branches collées au sol, qui portent à leur cime un bouquet d'aiguilles simulant panache. Elles viennent denses et serrées, un rang de jeunes par en avant et les autres en arrière-garde, qui se suivent à l'infini. Pas un feuillu, pas une pousse de peuplier ou de bouleau, pas l'ombre d'aunages. À perte de vue, la ligne sombre des épicéas rangés en bataille, mais paisibles, silencieux, sauf quand le vent siffle à travers les ramures.

Nous avançons, souvent obligés à des détours par des branchages qui coupent la route, ou des îlots couverts de joncs. C'est



Un aspect de la crique couverte de nénuphars, en direction du lac du Repos.

à n'y pas croire, mais aucun original à barbe ne se profile sur l'horizon. Garand n'en revient pas, qui voyait la forêt comme une manière de jardin zoologique, présentant les espèces à tour de rôle. S'appuyant sur des promesses que nous ne pouvons remplir, il n'est pas à blâmer.

—Là-bas, le lac!

Il s'étend devant nous, à cinq cents pieds. D'un vert sombre dans la baie qui nous accueille, il apparaît bleu au loin, à peine touché d'un frémissement de lame, ses rives et de lourds nuages se réfléchissant en son miroir.

—Il y a ici, paraît-il, de la truite tant qu'on veut, de la belle saumonée.

—On va s'en mettre sous la dent...

—Cherchons d'abord le camp, quelque part à gauche.

Profond et propre, presque dépourvu de végétation aquatique sur les bords, le lac est de la catégorie des rocheux et sableux. Pièce d'eau imposante: trois milles sur deux. La carte indique vers le nord une dizaine d'îles, dont une assez étendue. Nous devons renoncer à les aller voir, à cause du mauvais temps. Partout la forêt première de conifères, mêlée d'essences secondaires en petit nombre.

La cabane de billes écorcées domine le lac d'une vingtaine de pieds, au détour d'une courbe. Un pin géant l'écrase, que l'on croirait collé dessus, mais qui se trouve loin à l'arrière. Si la bâtisse a quinze pieds de haut, l'arbre en a plus de cent. Deux hommes le ceintureront à peine de leurs bras, ce qui veut dire une circonférence d'environ treize pieds et un diamètre de cinq, plus ou moins. Ce que nous établissons après coup, au meilleur de notre connaissance.

Après notre randonnée de misère, nous entrons dans un domaine de rêve. Nous accostons à un quai flottant, montons le long escalier qui grimpe vers le camp, propriété du Club Windigo, selon les affiches clouées ça et là. Si l'on s'en rapporte à l'ameublement sommaire, à l'absence de bois de chauffage et d'ustensiles, il est peu fréquenté. Il n'y a sur les lieux ni hache ni sciote, mais la cuisine, séparée d'une pièce spacieuse qui est à la fois salle à manger et chambre à coucher, contient un excellent poêle à fourneau. Une solide galerie de planches, large de six pieds, s'accroche à la façade, invitant à la contemplation des couchers de soleil et à la paresse.

Peut-être pour d'autres, mais pas pour nous. Car il pleut le lendemain à boire debout, cependant qu'il vente à écorner les boeufs que ne connaîtra jamais le paysage. Cela se continuera pendant deux jours. Si nous sommes à l'abri, nous nous tournons les pouces en grognant. Deux jours, c'est presque le tiers



Le camp du lac du Repos, dominé par un pin de cent pieds et plus.

d'une semaine, et nous disposons de deux semaines. Il faudra tout à l'heure se dépêcher, si nous ne voulons arriver en retard au Gilardo. Entre temps, chacun tue le temps comme il peut. C'est déjà une tâche que de recueillir du bois mort à la pluie et le mettre à sécher.

Déterminé à se régaler de truite, Garand s'enveloppe de caoutchouc et tente sa chance dans la baie d'en face, pour revenir les mains vides.

—On te l'avait dit!

—C'est tout ce que j'entends: on te l'avait dit! Vous ne grouillez pas d'un poil, vous restez au chaud, vous me laissez aller seul, me recevez ensuite avec des airs de Jos connaissants: on te l'avait dit!

—Peut-être qu'on s'y connaît . . .

—La truite rouge ne mord pas à la pluie?

—Des fois. Quand il vente et pleut en même temps, c'est moins chanceux. On te l'avait dit, oui ou non? Alors, pourquoi te plaindre?

—Vous gagnez et je prends mon trou.

Il ruisselle encore le troisième jour, mais le ciel est moins sombre. Vers les onze heures, les nuages se déchirent et des coins bleus apparaissent. Nous commençons d'emplier les sacs. A la première éclaircie véritable, nous mettons le canot à l'eau. Au vrai, éclaircie ou non, nous partons. Le temps presse. Il ne s'agit plus de voyager secs ou mouillés, mais de ne plus piétiner sur place, de bouger, d'atteindre au plus vite la réserve indienne. Comme il n'est pas deux solutions à notre problème, inutile de tergiverser plus longtemps.

Lusignan recommande:

—Sur le dessus d'un sac, mettre de quoi manger pour un repas froid: pain et beurre, fromage, sardines. Afin qu'on ne déballe pas pendant un quart d'heure pour trouver ce qu'il faut.

Quinze minutes plus tard, les avirons volent.

Nous gagnons d'abord l'extrémité sud du lac, pour y laisser une cache et alléger d'autant les fardeaux. Nous y reviendrons par le lac Troyes, dont une longue baie pointe vers le lac du Repos, les deux reliés par un sentier d'un quart de mille. En laissant en route une soixantaine de livres, peut-être arriverons-nous à porter en simple, ce qui épargnerait pas mal de temps.

—Il reste quatre portages d'ici à la réserve, et au moins trois de la réserve à la cache. Mais nous serons fixés assez vite.

Le sac à abandonner est prêt, rempli des provisions de bouche qui serviront plus tard. Le soleil luit comme nous décollons, mais

il disparaît presque aussitôt. Les nuages crèvent sur nos têtes. Nous manquons au même moment de prendre un bain forcé, le canot penchant soudain à un angle dangereux, alors que nous sommes à vingt arpeuts de terre.

Un coup de vent subit, prenant l'embarcation en flanc, renverse sur le côté les deux sacs debout devant moi, entre les barres. Il les incline de droite à gauche, et comme ils pèsent chacun une centaine de livres, cela produit son effet. Le temps d'un clin d'oeil, le canot se couche de côté, au niveau de l'eau. Ensemble et d'un mouvement instinctif, Lusignan et moi jetons notre poids à gauche à droite et l'équilibre se rétablit. A l'avant, Garand n'a pas rendu compte. Cela s'est fait trop vite. Nous l'avons échappé belle. Dans ses deux phases, l'alerte ne dura pas trois secondes. Il fallut agir sans penser, dans un réflexe naturel de défense.

—Encore un peu et l'on plongeait.

Rien de pire n'eût pu arriver. Sans doute aurions-nous sauvé l'un et l'autre notre peau, même habillés, mais le plus grave est de se retrouver nus sur la grève, sans linge sec de rechange, les trois-quarts du bagage au fond du lac. Les jambes nous tremblent après coup, rien que d'y penser.

—Nous avons passé proche . . .

—Pensez-vous!

—Les sacs vont voyager couchés à partir de tantôt.

Pour l'instant, je glisse un pied entre le sac de gauche et le paroi de l'esquif, de façon que la charge ne bronche plus. C'est la première fois, après tant d'années, que nous vivons pareille aventure.

Harry BERNARD

TEL.: 3-6942



**HENRY A. CANTIN**

2260, 1ère AVENUE,

QUEBEC

Plus de 600 numéros de seals variant de  $\frac{1}{4}$  à 11" de shaft, pour vous servir.

**N. A. Ally & Co. Ltd**

MANUFACTURIERS  
ET MARCHANDS DE GROS

Marché domestique et des Etats-Unis

ROBERVAL, P. Q.

Téléphone: 231